

Byron bouge

Autor(en): **Guillemin, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 11

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-570713>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LORD BYRON

Notes biographiques et portrait ci-contre de Bernardino di Tegerone.

Lord George Gordon Byron naquit en 1788 à Londres et mourut en 1824, à l'âge de 36 ans seulement, à Missolongi, petit village grec où il s'était retiré pour se consacrer à la cause de l'indépendance grec.

Byron fut le plus grand poète de la seconde époque du romantisme anglais et son œuvre, issue d'un caractère extraordinaire, reflète fidèlement les tourments et émotions de sa vie.

Sa jeunesse, loin d'être heureuse, se passait en compagnie de sa mère à Aberdeen. Ensuite il suivit les cours de Harrow et Cambridge où grâce au magnétisme qui émanait de sa personnalité et grâce à sa beauté physique il se fit de nombreux amitiés et amours exaltés. Il préférait des camarades plus jeunes que lui; un grand nombre d'élégies, écrites par lui, témoignent de ces passions. A Harrow, il réunissait une véritable cour de favoris. Ces amours étaient les plus belles et les plus spontanées de sa vie et eurent une influence décisive sur sa vie sentimentale. Parmi ces amis se trouvait aussi Lord Clare. Quand Byron le rencontra après beaucoup d'années en Italie, il en fut tellement bouleversé qu'il ne put prononcer une seule parole. Dans ses fréquents voyages à travers l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la Grèce et la Turquie, il avait l'habitude de se faire accompagner par de jeunes guides du pays et il écrivit un jour «les plus beaux ciels que j'ai vus, je les ai aperçus dans les yeux de ceux que j'aimais.» Son plus grand amour fut pour Nicolo Giraud, qu'il avait connu à 22 ans et qui lui resta fidèle toute sa vie. Il lui légua dans son testament une somme très importante.

L'œuvre de Byron et tout particulièrement «Don Juan» et «Child Harold» reflète fidèlement le caractère du poète: jeune-homme mélancolique et méprisant, misanthrope, satyrique et rebelle qui chercha au delà de l'amour sexuel surtout une grande et forte affection.

BYRON BOUGE

par Henri Guillemin

(article paru dans «L'Express» en août dernier)

C'est un fait; Byron bouge, et il n'y a plus moyen de se contenter, à son propos, du «Maurois» tenu pour classique.

Cette année, deux livres nouveaux sur le personnage. L'un traduit en français, l'autre pas; et c'est l'autre qui est le plus important. Le premier est d'Iris Origo (1) et il est consacré au «dernier amour» de Lord Byron, la douce, la rondelette, la pas très fine Teresa Guiccioli. Des tas de documents inédits; toutes les lettres de Byron à la dame; des pièces d'archives; une lettre de Shelley, inconnue et fort intéressante; des précisions de dates et de faits (ainsi c'était vrai: Lamartine est bien allé à Rome, fin 1826, et il y a ébauché un flirt avec l'ancienne amie, l'espèce de veuve du grand poète). Tout cela compte; mais enfin, rien d'inattendu; point de ces révélations qui vous font dire: «Diable! Mais alors...» Ce privilège est

pour l'autre ouvrage; celui qui n'a paru qu'à Londres, qui est d'un professeur britannique, G. Wilson Knight, et qui s'appelle *Lord Byron's Marriage*.

Plus que quiconque je connais le mirage de l'«inédit», ses séductions et ses pièges. G. W. Knight démontre une fois de plus qu'avec des textes qui sont de longue date sur le marché, dans le domaine public et sans l'apport, souvent précieux, du tout neuf, on peut faire du neuf tout de même. On ne dispose de rien de plus que les camarades. Ce que vous avez, ils l'ont. Seulement, vous savez mieux lire, mieux établir les recoupements, ne pas oublier, telle pièce sous les yeux, l'autre document, connu lui aussi, mais qu'il s'agissait, pour que naisse l'étincelle, d'avoir présent à l'esprit.

Le dernier amour

Que Byron ait été l'amant de sa soeur (de sa demi-soeur) Augusta, on ne l'ignorait plus. Harriet Beecher Stowe avait, la première, dit là-dessus la vérité publiquement, en 1870. L'Astarté de Lovelace en 1905, le Byron de Miss Mayne en 1912 avaient multiplié les confirmations.

En 1922, la publication des lettres échangées entre Byron et Lady Melbourne tranchait la question. Mais que Byron ait été homosexuel, en outre, c'est ce qui semblait moins établi. Non qu'on n'ait affirmé la chose très vite après sa mort, mais sans convaincre beaucoup de gens.

Une note de Mme Guiccioli nous apprend qu'en 1832 déjà des bruits couraient sur ce thème, «certains penchants dont il est difficile de parler»; Teresa s'en cabrait d'horreur et d'indignation et pensait avoir qualité pour se faire croire sur parole lorsqu'elle jurait que Byron était l'homme le moins vulnérable à cette monstrueuse calomnie. La démonstration, grâce à G. W. Knight, me paraît aujourd'hui chose faite. Sont là non seulement ce *Don Leon* et ce *Leon to Annabella* dont G. W. Knight a bien raison de souligner l'aspect renseigné; mais dans la correspondance de Byron, et dans son œuvre même, toutes ces allusions qui, rassemblées, forcent la conviction; quand ce ne serait que les phrases limpides sur le petit Nicolo Giraud (en faveur de ce «sylvphe», dans le testament d'août 1811, un legs monumental de 7.000 livres), ou ce «wrong love» qu'on voit apparaître dans le dernier écrit du poète, brûlé, mais d'abord transcrit, par Hobhouse (car le «dernier amour» de Byron, ce ne fut pas, au vrai, Teresa Guiccioli, mais Loukas Chalandristanos, le beau «page», Loukas ou Luc, comme disait Byron à Hancock, le 5 février 1824, «pas l'évangéliste, mais un ami à moi»).

Tout cela n'est pas négligeable mais on peut aller au-delà. Et c'est le prolongement qui retiendra notre attention plus que les tendresses un peu fades d'un Byron qui s'empâte, à l'intention d'une Teresa guettée aussi par l'embonpoint — et plus que ses goûts irréguliers. Anecdotiques, les vertueux haut-le-cœur d'Annabella l'épouse, s'il est vrai qu'elle se soit insurgée (pas tout de suite) contre certaines façons à la Ganymède où l'induisait son mari.